

SOLARIS

Science-fiction et fantastique



Le volet en ligne

161 *Solaris à Boréal 2006*

169 *Lectures*
P. Raud, J. Pettigrew
et R. D. Nolane

173 *Sci-néma*
H. Morin, D. Sernine
et C. Sauvé

N° 159

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$us

Europe (surface) : 32 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 525-6890

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____

Adresse : _____

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro :



Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 159 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 159 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2006

© **Solaris** et les auteurs

Solaris à

BORÉAL

2006

Graphisme pour le programme:
Laurine Spehner



Photos: Élisabeth Vonarburg

Deux invités de marque, et sympathiques à part ça : Guy Gavriel Kay, et Jacques Baudou, du journal **Le Monde**.

L'édition 2006 du congrès de science-fiction et de fantastique Boréal s'inscrira dans nos mémoires, et dans de multiples blogs de l'infosphère, comme un événement bien agréable. Beaucoup de nouveau cette année : nouvelles dates, du 5 au 7 mai plutôt qu'à l'automne. Nouvel emplacement aussi : l'université Concordia, dans des locaux parfaitement appropriés pour ce genre d'activité. Et le plus important de tout, de nouveaux visages : des jeunes, des visiteurs venus de loin, des journalistes, à travers les habitués et autres Grands Anciens. Ce trop court album n'a pas d'autre prétention que d'évoquer des souvenirs à ceux qui sont venus, et de donner la piqure aux autres qui n'ont jamais osé. Qu'on se le dise, on n'a mangé personne. Quoique je reconnaisse n'avoir pas eu le temps d'assister à tout...

Remercions le Département des Études françaises de Concordia, ainsi que les suspects habituels responsables de l'événement : Jean-Louis Trudel, Thibaud Sallé, Laurine Spehner, Christian Sauvé, Marcèle Dufresne et Élisabeth Vonarburg.

Les photos sont d'Élisabeth Vonarburg, Hugues Morin et Caroline-Isabelle Caron. Merci à tous les trois !

Joël CHAMPETIER



Les participants et participantes à l'atelier d'écriture. Debout : Simon Charles, Éric Gauthier, Annie-Claude Hachez, Démie Lecomte, Maxime Pagé et Caroline Lacroix. Assis : François Desharnais, Carine Saint-Pierre, Vincent St-Aubin-Émard.

Photos : Élisabeth Vonarburg

Arnaud Huftier, de l'université de Valenciennes.
En dessous : deux Solariens, Joël Champetier et Mario Tessier.





Photos: Elisabeth Vonarburg



On voit toute sorte de monde à un Boréal: la distinguée auteure canadienne-anglaise Candas Jane Dorsey; (Docteur) Jean-Louis Trudel; l'invité d'honneur de Boréal 2006, Guy Gavriel Kay; Amy Ransom, la plus fidèle des universitaires états-uniennes; Howard Scott, traducteur; Sheryl Curtis, traductrice; et René Beaulieu, qui n'a pas manqué un Boréal depuis 1979.

BORÉAL

2006




Photos : Elisabeth Vonarburg



Quatre participants au colloque littéraire qui, encore cette année, s'intégrait de fort belle manière à Boréal : Nicholas Serruys, Valérie Cools, Juan Ignacio Munoz et Sophie Beaulé.

Photo : Hugues Morin



Un Grand Ancien, Daniel Sernine, et la Vedette du Jour, Patrick Senécal.
À droite, la sémillante journaliste Christine Fortier, qui a toujours été une de nos alliées.
En dessous, la famille Pelletier répond présent : Claude J. et Francine.



Photos : Élisabeth Vonarburg



Photo: Élisabeth Vonarburg



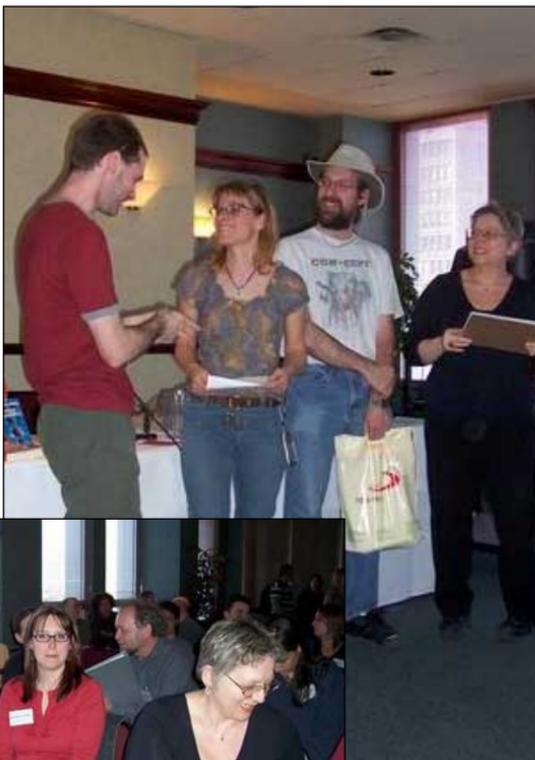
Ces lecteurs de manuscrits refusent vos écrits, et ça les fait rire, les monstres !
Yves Meynard, Francine Pelletier, Joël Champetier et Daniel Sernine.

Photo: Hugues Morin



Je suis allé à plus d'une quarantaine de conventions partout dans le monde, mais il n'y a qu'à Boréal qu'on peut croquer sur le vif un duo d'auteures de fantasy aussi photogéniques : Julie Martel et Héroïse Côté.

Hugues Morin, lauréat du Concours d'écriture sur place 2006, avec Julie Martel, l'organisatrice du concours encore cette année, et son lecteur enrôlé de force, René Walling, sous le regard bienveillant d'Élisabeth Vonarburg, qui voulait être présente sur toutes les photos de cette page.



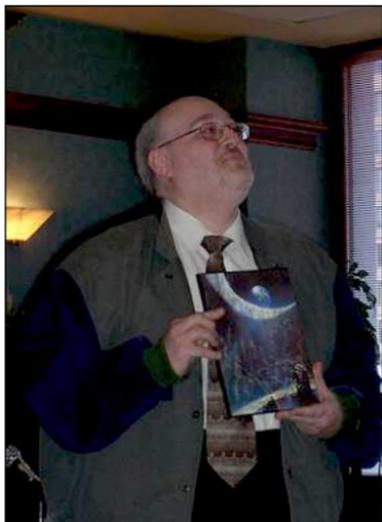
Photos: Caroline-Isabelle Caron



Les trois finalistes du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 2006: Daniel Sernine, décontracté, Véronique Drouin, qui se demande qui sont tous ces gens étranges, et Élisabeth Vonarburg. La photo de droite détruit toute tentative de suspense: c'est Élisabeth qui l'a mérité, ce GPSFFQ, et tant qu'à se déranger, elle repartira aussi avec le prix Boréal du meilleur livre.



Photos: Caroline-Isabelle Caron



Ils sont fiers nos lauréats des Prix Boréal, et ils ont bien raison de l'être : Mario Tessier pour sa chronique « Les Carnets du Futurible », et Éric Gauthier pour sa nouvelle « Au jardin comme à la guerre ». Tout ça publié dans **Solaris**, bien sûr !

Photo: Hugues Morin

Photo: Caroline-Isabelle Caron



Les derniers, mais vraiment pas les moindres. Ils font partie de la troupe des vaillants grâce à qui Boréal nous revient chaque année : Jean-Louis Trudel, Thibaud Sallé... et Christian Sauvé dans son excellente imitation de Buster Keaton.

Lectures

Philip K. Dick

Dernière conversation avant les étoiles

Gwen Lee et Doris Elaine Sauter (éd.)
Paris, L'Éclat, 2005, 240 p.

Les conversations retranscrites dans le présent ouvrage se sont déroulées en janvier 1982, soit deux mois avant que Philip K. Dick ne succombe à une crise cardiaque à l'âge non vénérable de 54 ans. Loin d'offrir une entrevue froide et classique, Dick bavarde joyeusement avec la journaliste Gwen Lee, ce qui nous permet de mieux apprécier le personnage à l'état naturel. La jeune femme est devenue au fil des années une proche de Dick, par l'intermédiaire de Doris Elaine Sauter, amie de longue date, qui fut brièvement une des nombreuses compagnes de l'auteur. M'est avis que Gwen Lee n'est pas une excellente interlocutrice, mais vous devinerez que Dick occupe la place comme il faut. Je ne m'attendais à rien de particulier : j'ai lu de nombreux romans et nouvelles de Dick, mais peu de livres sur sa vie ou sur son œuvre. Petite parenthèse : je n'aime pas nécessairement en savoir trop sur un auteur, car non seulement la personne et l'auteur sont souvent deux entités bien distinctes (à de rares exceptions près), mais le biographe ne peut s'empêcher d'y mettre sa patte. Mais ici, il était trop tentant de découvrir la face réelle et pas si cachée d'un auteur mythifié à l'extrême.

Première constatation : la gentillesse de Dick me saute aux yeux. Il

est joyeux, humoristique et même bon vivant. Deuxième point : il est très disposé à parler. De son processus d'écriture, de ses idées de romans, de son goût pour le bon vin ou de n'importe quoi qui vient sur le tapis. Étonnant à quel point il peut avoir l'air normal. Mais ce n'est qu'une impression. L'ouvrage est divisé en six parties, enregistrées sur deux jours (le 10 et le 15 janvier), bien que Doris Elaine Sauter précise dans l'introduction que Gwen Lee l'avait rencontré trois fois pour l'entrevue (le mystère reste entier).

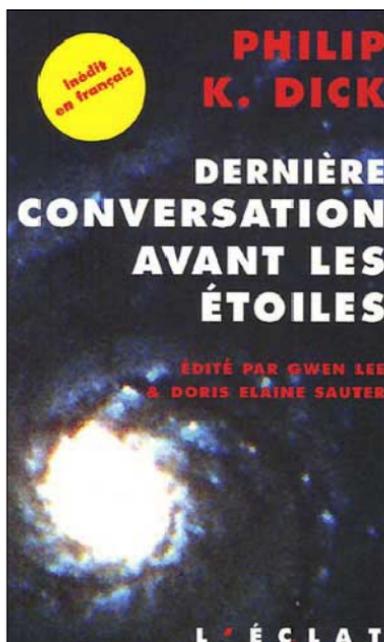
Dick s'enthousiasme pour le film **Blade Runner**, basé sur son roman **Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques**, ainsi nommé en 1968, puis rebaptisé **Blade Runner** (J'ai Lu, 1985) : Ridley Scott, alors jeune réalisateur, vient d'en finir le tournage et en est au montage final. Dick n'en a vu que des extraits et mourra sans voir le film au complet. Triste paradoxe pour un auteur qui n'en était pas à son premier (moi, par contre, je me replonge ce soir dans le film qui m'a fait découvrir l'univers dickien que j'aime tant). Dick parle également du roman qu'il compte écrire bientôt, **The Owl in Daylight**, qui n'est resté qu'à l'état de projet. Cette partie des conversations reflète bien le mode de création de Dick. Il crée quasiment à voix haute et élabore le concept de base du roman : des extraterrestres qui ne connaissent pas le son et dont le mode de communication est la couleur, cherchent à ressentir une expérience

divine par le biais d'une micropuce implantée dans le cerveau d'un musicien. Pour ceux qui commençaient à croire que Dick était sain d'esprit, c'est raté ! Et moi je retrouve à ce moment-là l'auteur que je connais. Sa pensée est complexe, comme classée par étage. Les concepts qu'il élabore lui échappent, mais il sent qu'il est sur la bonne voie, car ils lui ont été dictés lors d'une expérience mystique et sacrée. Ce côté-là de sa personnalité est d'ailleurs largement argumenté dans les parties 4 et 6, où il explique à quel point le religieux et le sacré sont le centre de son existence, qu'il transcende par le biais de l'écriture. Il perd souvent la maîtrise de son sujet, bien qu'il ne sache pas la fin du roman qu'il n'a pas encore écrit (il veut voir comment ça va évoluer, comme si ses personnages étaient des êtres indépendants). D'ailleurs, il vérifie souvent

que l'enregistrement est bien en route, car il risque d'oublier tout ce qu'il vient de créer. Il est à la fois organisé – il lit beaucoup sur les sujets qu'il explore, et est très cultivé – et complètement brouillon – ses idées émanent directement de ses visions mystiques.

Il semble conscient, voire obsédé par la finitude de l'être humain, et sent que sa santé est déclinante ; il est ressorti dévasté de son dernier roman, **La Transmigration de Timothy Archer**, troisième et dernier tome de la « Trilogie Divine » (réédition complète en Folio SF cet été), dont le thème principal (entre autres) est le deuil d'un être proche. Pressent-il sa fin ? Sa bonne humeur démontre l'inverse, mais il sait que l'écriture le tue à petit feu. D'où de nombreux blancs de mémoire, de répétitions. Lors de la dernière partie des conversations, il tombe inévitablement dans le délire mystico-philosophico-littéraire religieux qui n'aboutit pas : Gwen Lee a-t-elle supprimé un passage proprement impubliable ou bien s'est-elle enfuie avant que le prêche mystique ne devienne un délire paranoïaque et schizophrène ?

Dernière conversation avant les étoiles est un ouvrage pour les admirateurs inconditionnels de l'auteur, sinon il est difficile de suivre le contenu. Cela ne m'a pas beaucoup éclairé sur l'auteur (une bonne lecture de ses romans est plus efficace), ni appris grand-chose de nouveau, mais j'ai eu la sensation de pouvoir être assise dans son salon pendant quelques heures, spectatrice privilégiée d'une conversation que je peux à tout moment abandonner puis reprendre (verbomoteur, Dick est difficile à suivre, voire saoulant). C'est un document



de valeur qui donne l'heure juste sur un homme avec qui il était impossible de vivre et sur un auteur fou à lier que l'écriture a sauvé et tué à la fois... et sans qui la SF n'aurait pas le même visage. Si j'osais, je dirais que le livre aurait mérité le titre de **Confessions d'un barjo**. Un pur délice.

Pascale RAUD

Jean-Luc Triolo

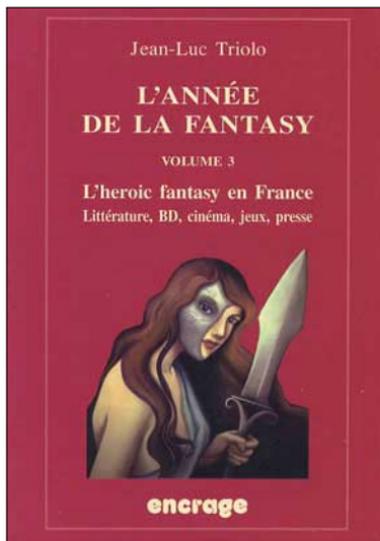
L'Année de la fantasy -3

Amiens, Encrage (Travaux 48), 2005, 351 p.

Oui, je sais, il se publie beaucoup de fantasy, peut-être même trop. C'est bien pourquoi l'annuel de Jean-Luc Triolo, qui en est à sa troisième parution, devrait être envisagé comme un achat incontournable malgré sa relative cherté (près de 50 \$ qui vous permettront cependant de sauver temps et argent en évitant à coup sûr tout ce qui ne vous intéressera pas).

L'ouvrage se présente comme une série d'index (auteurs, collections, genres, illustrateurs, séries, titres, traducteurs, articles, critiques, essais et études, etc.), mais c'est dans le premier que se trouvent les descriptifs (p. 11 à 163). Ces index prennent en compte la production québécoise, une fois n'est pas coutume, et il faut ajouter à ces index ceux de la fantasy en bande dessinée (joli dossier, là aussi), au cinéma, dans les jeux de rôle, les magazines et revues spécialisées (**Solaris** est là, ne craignez rien).

Ce troisième millésime présente la production de l'année 2004. Paru à la fin de 2005 dans la collection Travaux, chez Encrage (voilà un livre qui reflète parfaitement le nom de la collection qui l'héberge!), on ne peut qu'être admiratif devant le boulot accompli



par Triolo, l'animateur bien connu des **Chroniques de l'ailleurs**, et son collègue Matts Lüdwun.

Une somme que je recommande chaudement à tous les amateurs; une série de livres que se doit de posséder toute bonne bibliothèque!

Jean PETTIGREW

Richard Bessière

Une route semée d'étoiles

Paris, L'Œil du Sphinx, 2005, 380 p.

Après le volume consacré à Maurice Limat (**L'Entreprise du rêve**, 2002), et en attendant ceux sur Max-André Rayjean et sur Jimmy Guieu, les éditions de L'Œil du Sphinx poursuivent leur exploration de l'œuvre des grands auteurs du Fleuve Noir avec ce gros et beau volume sur Richard Bessière, l'homme qui a lancé la mythique collection « Anticipation » en 1951.

Le livre s'articule autour d'un long texte autobiographique inédit de Richard Bessière (120 pages!) intitulé

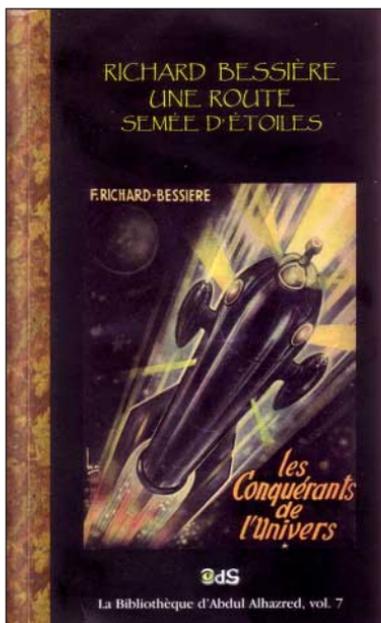
« Ma route semée d'étoiles », complété par une longue interview réalisée par Philippe Marlin, et de 120 autres pages consacrées à une impressionnante bibliographie commentée de l'auteur due à Remy Lechevalier, le maître d'œuvre de l'ouvrage, ce qui, au passage aurait mérité d'être mieux signalé. Également au sommaire des articles de Paul Maugendre sur les romans de cape et d'épées de Richard Bessière, de Joseph Altairac sur les critiques des livres de l'auteur parues dans **Fiction**, de Remy Lechevalier sur les pistes pour explorer l'œuvre de Richard Bessière, et de votre serviteur sur les nombreuses traductions de celui-ci qui en font toujours l'auteur de SF français le plus publié à l'étranger. Et pour terminer, on trouvera aussi un gros index bibliographique par année et par titre, plus quelques petites fictions et poèmes de l'auteur.

L'impression qui reste une fois le volume refermé est que Richard Bessière est un personnage haut en couleurs et assis sur une œuvre impressionnante qui déborde largement les frontières du Fleuve Noir, notamment du côté du théâtre, du music-hall et de l'opérette, ou du paranormal... Face à ce flot d'informations et de révélations, on restera indulgent pour les quelques énormités proférées par l'auteur, en particulier dans son texte autobiographique. L'homme n'a jamais eu bon caractère et cela a joué beaucoup dans ses relations tendues avec le milieu de la SF, au point de lui attacher définitivement une image de « mauvais coucheur ». D'un autre côté, il faudrait être d'une fameuse mauvaise foi pour nier que Richard Bessière a signé nombre de bons ou même de très bons romans en « Anticipation » dont il restera à jamais un des auteurs fétiches (je resterai plus réservé sur ses « Espionnage », sous le nom de F. H. Ribes).

À ce propos, la collection SF « Rivière Blanche » (www.riviereblanche.com) vient de publier un inédit de Bessière, **Panique dans le temps**, et Éons (www.eons.fr) ressortent en un beau volume l'intégrale des **Conquérants de l'Univers** ainsi que les versions réactualisées des romans de la série débridée de « La Machine », plus un autre omnibus regroupant les trois volumes de la série « Si l'histoire des hommes m'était contée » !

L'Œil du Sphinx n'étant malheureusement pas distribué au Québec, il vous faudra passer par son site (<http://www.oeldusphinx.com>), où les publications intéressantes et originales foisonnent, pour commander cette somme sur Richard Bessière au prix de 26 Euros (environ 36 CAN\$) + le port.

Richard D. NOLANE



Sci - n é m a



par Hugues MORIN [HM], Daniel SERLINE [DS]
et Christian SAUVÉ [CS]

Un an après que la grenouille soit devenue plus grosse que le bœuf, ou La nouvelle carte des salles de cinéma au pays

Un peu avant la projection de **The Da Vinci Code**, au cinéma Paramount de Montréal, j'ai constaté avec surprise que l'annonce que l'on présente avant les bandes-annonces et le programme principal nous informait que nous étions dans un cinéma de Cineplex Divertissement.

Il y aura un an cet été qu'une des plus importantes transactions dans le milieu de la distribution des films au Canada a eu lieu. En effet, le 22 juillet 2005, la relativement jeune corporation Cineplex Galaxy a fait l'acquisition de la chaîne de cinéma concurrente, Famous Players, pour une somme d'environ 475 millions de dollars.

Avant la transaction, Famous Players était le joueur numéro un de l'exploitation de salles de cinémas au Canada avec 77 complexes totalisant 768 écrans. Les Colisées, Colosseum, Colossus, Star Cité, Silver City et Paramount, c'était Famous Players.

Cineplex Galaxy possédait tout de même 86 cinémas totalisant 775 écrans au pays. Par contre, en 2004, ses recettes globales de 354 millions de dollars étaient encore loin des 520 millions réalisés par sa concurrente.

Ces deux grandes corporations contrôlaient à elles seules un peu plus de 75 % des écrans au pays. C'est dire que dans la réalité, ce sont leurs actions qui décidaient quels films les spectateurs canadiens allaient voir et quel prix ils payeraient pour ce faire.

Deux réflexions me sont venues à l'esprit lorsque les rumeurs de cette transaction se sont rendues à mes oreilles. La première était un questionnement sur la façon dont le marché allait s'ajuster au fait qu'une seule compagnie contrôlerait les trois quarts de ce marché, et quel serait l'impact pour le cinéophile. La seconde relevait plus de la réflexion ironique; en considérant l'origine modeste de Galaxy, j'avais un peu l'impression d'être devant la grenouille qui voulait être plus grosse que le bœuf.

Galaxy a ouvert sa première salle de cinéma en 2000, quelques mois à peine avant que Loews Cineplex, compagnie issue de la fusion de Loews cinémas et Cineplex Odéon, ne se place sous la protection de la Loi sur les arrangements avec les créanciers. Après une période de gestion par syndic, les cinémas de Loews Cineplex furent rachetés par le groupe Onex en 2002. C'est avec ce dernier qu'en 2003 Galaxy négocie un regroupement des activités cinémas et crée Cineplex Galaxy.

En faisant l'acquisition de Famous Players – dont les propriétaires, Viacom (qui possède, entre autres, le studio Paramount Pictures et la maison d'édition Simon & Schuster), avaient décidé de se départir en août 2004 –, Galaxy sera donc devenue en cinq ans la plus importante société propriétaire de salles au pays.

Ce n'est pas la première fois que la carte de l'exploitation de salles au Canada subi une reconfiguration. Toutefois, la transaction de 2005 est de loin la plus importante de l'histoire de cette industrie, et elle a déjà eu plusieurs répercussions sur l'état de la distribution de films dans diverses villes et régions du Canada.

Cette restructuration découle en grande partie des exigences du Bureau de la concurrence du Canada, qui a examiné la transaction *a priori*, à la demande de Cineplex Galaxy. Après avoir analysé la situation dans les marchés concernés par la transaction, le bureau a fait une liste des villes et régions où la compagnie devrait se départir de

certains cinémas, en spécifiant même le nombre de salles et l'importance de celles-ci. Cette décision du Bureau a été ardemment discutée par les dirigeants de Cineplex Galaxy, qui désiraient que le Bureau considère toute la concurrence en place, y compris les restaurants, théâtre, opéra, etc. Le Bureau de la concurrence a plutôt jugé que la présentation sur grand écran de films en primeur demeure un produit distinct de tous les autres.

Ainsi, en faisant l'acquisition des 77 cinémas de Famous Players, Galaxy s'engageait du même élan à céder par la suite 34 cinémas. Dans les faits, ils en ont vendu quelques-uns de plus, et c'est l'ensemble de toutes ces transactions qui a redéfini le partage du marché au pays.



Deux transactions d'importance ont été effectuées. La première a été de céder 28 cinémas représentant 202 salles à Empire Theatre. Empire était une compagnie quasi exclusivement installée dans les Maritimes et elle a profité de cette occasion pour doubler sa

part de marché. Les cinémas touchés par cette transaction étant situés en Ontario, à Edmonton, Calgary, Vancouver et Victoria, Empire Theater devenait du même coup un joueur réellement pan-canadien.

Au Québec, c'est le groupe Fortune Cinéma qui a fait l'acquisition de sept cinémas comportant 50 salles situées à Montréal, Québec et Gatineau (dont les Star Cité de Sainte-Foy et de Hull, ainsi que le Parisien au centre-ville de Montréal). Fortune Cinéma est une nouvelle compagnie dans le marché québécois, et elle est contrôlée par les propriétaires d'une station de villégiature et d'un centre de ski (mont Sainte-Marie).

En bout de ligne, la nouvelle entité issue du regroupement de salles, Cineplex Divertissement, contrôle 129 cinémas totalisant 1269 écrans. De loin le joueur le plus important, certes, quoique Empire Theater se retrouve désormais avec 55 salles et 373 écrans, dont une bonne partie dans les centres importants où se trouve Cineplex Divertissement.

Mais ce qui risque de sauver la mise pour le spectateur des grands centres, c'est la présence des géants AMC (à Montréal, Toronto et Ottawa), et Cinemark (à Vancouver), ainsi que l'important indépendant Cinémas Guzzo à Montréal. Bien qu'AMC ne possède « que » 7 cinémas au pays, ils comptent tout de même 125 salles et la solidité de leur présence aux États-Unis leur donne tous les éléments

pour faire face à la concurrence de Cineplex Divertissement. Le même raisonnement s'applique à Cinemark. Quand à Cinémas Guzzo, concentré au Québec (Montréal et ses environs), il contrôle tout de même 10 cinémas et un total de 100 salles, ce qui lui donne un poids certain sur le marché local. Les autres provinces peuvent à la fois compter sur Empire Theatre et Rainbow Theatre (18 cinémas, 80 écrans) pour conserver la balance du marché et du pouvoir sur les prix.

Pour le moment, près d'un an après le regroupement, il n'y a eu aucun impact significatif sur le portefeuille du spectateur. Dans les centres touchés, on observe ni guerre de prix à la baisse avec les nouveaux joueurs, ni hausse qui serait due au contrôle exercé par Cineplex Divertissement sur le marché.

Notez qu'il peut paraître paradoxal que, du point de vue du spectateur payeur, la santé de cette industrie dépende de grandes corporations américaines comme AMC, dont la venue à Montréal avait été controversée. On pourrait d'ailleurs trouver ironique qu'après avoir été accusée de mettre en danger les petits cinémas de répertoire et de quartier proposant des films de qualité, l'établissement du AMC de Montréal (le plus important au Québec avec ses 22 salles) soit parmi les cinémas de la métropole qui offre le plus souvent et sur la base la plus régulière des films étrangers et indépendants à sa clientèle.

Pour le moment, donc, difficile de prévoir l'impact que cette redistribution des salles au pays aura sur les spectateurs. Tout laisse croire que, malgré un pourcentage du marché plus élevé entre les mains d'une seule corporation, notre avenir de cinéophile ne soit pas si sombre. [HM]

Mémoires affectives : inoubliable !

Nous devons faire notre *mea culpa*; nous n'avions pas parlé de **Mémoires Affectives** de Francis Leclerc dans « Sci-néma » lors de sa sortie en salles. Bon, d'accord, nous ne parlons pas nécessairement de tous les films qui sortent, surtout quand l'argument fantastique (ou science-fictionnel) est utilisé en sourdine, comme c'est le cas ici. Mais tout de même, il fallait au moins mentionner ce film québécois dans notre chronique depuis qu'il est disponible en DVD, compte tenu de sa très grande qualité.

Alexandre Tourneur se réveille après un long coma pendant lequel il a été déclaré cliniquement mort. Il a quarante et un ans, et ne se souvient de rien. Aucun souvenir de sa femme, de sa fille, de son associé ou de sa maîtresse. Il doit donc reprendre le cours d'une existence qui lui est étrangère, en tentant d'assembler des souvenirs



à partir de conversations avec ses proches. Les choses ne sont pas aussi faciles à regrouper, par contre, surtout lorsque chacun semble lui mentionner des faits pour se contredire ensuite. Alexandre doit aussi collaborer avec la police qui tente de retrouver le chauffard qui l'a heurté et l'a précipité dans son coma. Sa progression le fera douter de lui-même, découvrir des choses troublantes à propos de sa mémoire et ramènera à la surface des souvenirs qu'il aurait peut-être espéré ne jamais ravoïr.

Il est impossible de dévoiler l'élément fantastique du film sans nuire à l'appréciation de ce second long-métrage de Leclerc. Il s'agit de fantastique discret, donc, mais cet élément demeure l'un des moteurs importants de l'intrigue et donne en fait une bonne partie de sa profondeur au film. Car dès les premières scènes, le malaise s'installe. Alexandre tente de retrouver la mémoire, mais en même temps, sa relation avec la réalité subit une distorsion qui rend difficile sa recherche de vérité. Comme le film est narré et montré du point de vue d'Alexandre, il est d'autant plus difficile pour le spectateur de comprendre ce qui se passe ou de porter un jugement sur tel ou tel événement. On veut savoir qui a frappé Alexandre, on veut savoir qui l'a débranché, on veut savoir qui cache quoi, mais impossible de découvrir la vérité avant que le réalisateur n'en décide autrement. Cet aspect du film fonctionne à merveille. Et lorsque l'on comprend enfin de quoi il retourne, et que la finale se découvre lentement devant nous avec une logique implacable, on reste bouche bée.

Je ne saurais trop vous recommander **Mémoires affectives**. Il s'agit d'un film au scénario compétent, réalisé avec brio, avec une

direction photo absolument splendide de Steve Asselin (**Saints-Martyrs-des-Damnés**) qui en fait aussi un des plus *beaux* films que j'ai pu voir ces dernières années. [HM]

An American haunting: convenu et insatisfaisant

L'histoire se déroule au Tennessee, en 1817-1818. John Bell, un père de famille, est jugé pour avoir exigé de sa voisine un taux d'intérêt usuraire. Celle-ci, insatisfaite de la sentence, lui jette un sort en lui promettant qu'il souffrira ainsi que Betsy, sa fille bien aimée. Quelque temps plus tard, la jeune fille commence à recevoir les visites nocturnes d'une entité qu'elle ne peut voir mais dont elle sent la présence. Le père, quant à lui, aperçoit un chien-loup féroce qui semble disparaître quelques secondes à peine après ses apparitions surprises.

Il ne se passe que peu de temps avant que toute la famille ne soit convaincue que leur domaine est hanté; l'entité ne tente plus de cacher sa présence; bien qu'elle demeure invisible, les tourments dont elle afflige Betsy sont si violents que toute la famille est témoin de ses manifestations. Un ami catholique et le professeur de la jeune Betsy finissent eux aussi par être témoins et acteurs des nuits étranges passés à tenter de comprendre ce qui arrive sur le domaine. Le jour, Betsy n'est pas plus épargnée puisqu'elle retrouve souvent sur son chemin une petite fille dont les apparitions et les disparitions soudaines ne laissent aucun doute sur sa nature surnaturelle.

L'amateur de fantastique comprend très rapidement qu'il a affaire à une histoire typique de l'esprit qui vient hanter quelqu'un pour lui faire comprendre ce qui lui est arrivé, pour pouvoir trouver la paix. Nous avons vu (ou lu) cette histoire cent fois. Ce n'est pas nécessairement un défaut puisque souvent, l'originalité peut venir du traitement ou du point de vue (**The Sixth Sense** est un exemple d'excellent film racontant pourtant une histoire de fantôme assez classique).



Si vous désirez un petit frisson ici et là et quelques bonnes scènes de hantise, ce film n'est pas sans qualités. La musique et les effets sonores sont bien utilisés, même s'ils ne se démarquent pas non plus de ce qui s'est fait auparavant dans le genre. Je note avec plaisir que l'efficacité des scènes tient à la manière conventionnelle de raconter l'histoire de fantôme, en suggérant plus qu'en ne montrant, et que l'économie de moyens utilisés ainsi que l'absence d'effets sanglants sont d'excellent choix. L'interprétation des Donald Sutherland, Sissy Spacek et Rachel Hurd-Wood (que l'on avait pu voir dans *Peter Pan*) ajoute définitivement de la crédibilité aux personnages et à l'histoire que raconte le film. Toute l'entrée en matière est intrigante, les premières scènes de hantise sont efficaces et effrayantes, le spectateur a alors l'impression que le cinéaste sait où il s'en va avec son histoire. Mais, petit à petit, certaines scènes se répètent, les manifestations de l'entité tantôt invisible, tantôt chien-loup, tantôt jeune fille, deviennent prévisibles. Pire, le montage favorise l'effet de surprise à outrance et néglige certaines transitions entre les fins de scènes spectaculaires et le retour à la normale. Lorsque Betsy est littéralement traînée dans les escaliers vers l'étage (une scène qui rappelle d'ailleurs un plan similaire dans *The Exorcist*), la mère hurle d'impuissance, un ami la retient, tous semblent dévastés, puis la porte de la chambre de la jeune fille se ferme avec fracas. Une seconde plus tard, nous sommes le lendemain, tout est redevenu calme et nous n'avons aucune idée de comment les choses se sont terminées la nuit précédente, ni pourquoi personne n'est monté à l'étage pour secourir Betsy, par exemple. Même chose lorsque l'on tente d'éloigner Betsy du domaine familial et que le chien-loup attaque le cheval, qui s'écroule. Nous reprenons l'histoire un peu plus tard, dans la maison, sans savoir comment ils sont revenus au domaine, ni comment s'est terminée l'attaque du chien-loup.

La conclusion déçoit. Le cinéaste a voulu surprendre avec une finale que personne n'avait vu venir, mais ce faisant, il a laissé trop de questions sans réponses. Pourquoi l'entité prend-elle la forme du chien-loup ? Pourquoi tout ceci se passe juste après la colère de la voisine ? Pourquoi l'entité refusait-elle à John la possibilité de s'enlever la vie ? La réponse à ces questions ne semble tenir qu'à la volonté d'un scénariste de manipuler son auditoire plutôt que de découler d'une cohérence interne de l'histoire elle-même.

Un dernier irritant. Le film se dit basé sur une histoire vraie. En réalité, il est adapté d'un livre qui prétend raconter une histoire vraie. Mais qu'est-ce qui est vrai, au juste ? Le manuscrit que l'on a découvert ? Certains personnages ont existé dans la réalité ? La voisine ? Où débute la fiction, à quel moment tombe-t-on dans le ridicule en

mentionnant que les fictions sont basées sur des histoires vraies ? Le Tennessee existait en 1818, ça se passe au Tennessee, donc c'est basé sur des faits ? Veut-on nous faire croire (ou pire, le réalisateur croit-il) que *toute* l'histoire est réelle ? Si oui, alors ce film devient tout autre chose que du fantastique, mais j'ose croire que cette affirmation n'est qu'un outil promotionnel ridicule, comme c'est souvent le cas. Il n'est pas surprenant après ça qu'un film comme **The Da Vinci Code** soit pris pour argent comptant par certains spectateurs et cause une telle controverse.

An Américain haunting n'est définitivement pas un mauvais film, ou un de ces films d'horreur mal foutu ou totalement incohérent. Il a juste assez de faiblesses sur le plan de l'intrigue pour demeurer insatisfaisant pour l'amateur de genre. [HM]

Silent Hill : l'horreur comme on l'a rarement vue

Je suis sorti du premier visionnement de ce film, incapable de me rappeler à quand remontait le dernier film qui m'avait procuré un si intense sentiment d'horreur. Je me suis dit que les cauchemars de Clive Barker ou de Thomas Ligotti devaient ressembler à cela.

Rose Da Silva emmène sa fille adoptive Sharon vers la petite ville-fantôme de Silent Hill, en Virginie occidentale. C'est que la jeune Sharon a de périlleuses crises de somnambulisme au terme desquelles elle crie « Silent Hill ». Malgré le désaccord de son mari Christopher, Rose espère qu'une visite dans ce qui pourrait être la ville natale de Sharon élucidera les frayeurs nocturnes de la fillette.

Mauvaise idée. Silent Hill est désertée depuis trente ans, prétendument depuis qu'un terrible incendie a ravagé la mine de charbon au-dessus de laquelle la ville est bâtie, incendie qui aurait fait de très nombreuses victimes et qui couvrirait toujours sous terre, libérant des gaz nocifs.

Lorsque Rose se réveille à la suite d'un accident de la route, le brouillard règne et une pluie de cendres tombe sur la ville silencieuse. Sharon, pour sa part, a disparu. Sa recherche, durant laquelle une officière de police nommée Cybil Bennett l'accompagnera, mènera Rose d'horreur en horreur : dans l'école, dans l'hôtel, dans l'hôpital, tous désertés, des créatures infernales se manifestent lorsque la noirceur se répand sur Silent Hill, précédée d'une lugubre sirène d'alarme.

La petite ville existe sur deux plans superposés – l'un étant un *au-delà* relié à l'enfer par des puits de mine et séparé du monde réel par des gouffres qui interrompent rues et routes, comme si tout le périmètre avait été arraché au réel. Dans le monde réel, où Christopher (Sean Bean) arpente quelquefois les lieux mêmes où Rose fuit des



horreurs (mais sur l'autre plan), un officier de police nommé Gucci en sait manifestement plus qu'il n'en dit sur les secrets passés de la ville, et tente de nuire aux recherches du mari éperdu.

Il faut que je vous en laisse pour votre visionnement, toutefois j'évoquerai l'existence d'un culte de chasseurs de sorcières mené par une pasteure fanatique, Christabella, et d'une tragique histoire d'écolière persécutée.

Silent Hill est basé sur un jeu vidéo, mais je l'ignorais lors de mon premier visionnement et le réalisateur français Christophe Gans (**Le Pacte des loups**) a si bien fait son travail qu'on s'en rend à peine compte. La vraie vedette du film, ce sont les montées de l'épouvante, chaque épisode mettant en scène des créatures différentes (ce qui a permis de les confier à des studios différents, mais avec une belle unité de ton). Que ce soient des enfants informes au corps en ignition, des silhouettes humaines sans face et sans bras, saignant l'acide, des essaims d'insectes géants répugnants à souhait, dotés de petits visages diaboliques, des infirmières zombies aveugles et sans figure elles aussi, ou encore ce terrible « Fiend », colosse dont la tête est un coin métallique géant et l'arme une épée encore plus gigantesque, toutes ces apparitions très charnelles et fort tangibles nous préparent à l'avènement d'une horreur finale, montée de l'enfer, sorte de monstre-victime aux mille tentacules – ces appendices étant en l'occurrence des fils-de-fer barbelés, fort tranchants et dotés d'une vie propre, car le métal est à l'honneur dans **Silent Hill**.

Le tout est admirablement intégré, par le biais de transitions où le monde réel se défait littéralement comme une peinture qui pèle (en accéléré), révélant un arrière-monde et un sous-monde cauchemardesques, tenant du labyrinthe et du puits de mine. D'autres transitions mettent fin aux épisodes obscurs, et là ce sont les horreurs qui se désintègrent et s'envolent en flocons de suie tandis que revient la lumière blafarde du jour. Ajoutez-y chair brûlée, horreurs organiques et diverses mutilations sanglantes – mais jamais dans le registre du **Massacre à la tronçonneuse** et autres **Saw**.

Cœurs sensibles et nerfs fragiles, s'abstenir ; amateurs d'images nouvelles et fortes, ne pas attendre le DVD. [DS]

X-Men III : The Last Stand

Dans ce monde uniquement constitué de l'Amérique, le président états-unien n'est pas hostile aux mutants, il a même un secrétaire d'état aux affaires mutantes, Henry McCoy, hirsute colosse bleu surnommé The Beast. Il accepte néanmoins la mise en œuvre d'un traitement élaboré par un chercheur, Worthington, lui-même père d'un jeune mutant ailé baptisé Angel. « The Cure », comme on l'appelle, supprime définitivement le gène mutant X, ramenant instantanément le sujet à « la normale ».

Cette nouvelle est diversement reçue : certains mutants y voient la chance d'échapper désormais à la marginalité et à l'opprobre, d'autres (tel le professeur Xavier) en appréhendent les complexes implications éthiques, d'autres enfin (comme Magneto) y voient



une tentative d'extermination des mutants, que Magneto considère comme la prochaine étape dans l'évolution humaine. Il n'a pas entièrement tort car l'armée a tôt fait d'adapter le vaccin en arme, des mitraillettes de plastique lançant de multiples seringues fléchettes. La source du traitement est un jeune mutant, surnommé Leech (Sangsue), dont la simple présence siphonne les pouvoirs ou les caractéristiques des mutants qui s'approchent de lui. (Le jeune acteur canadien qui l'incarne, Cameron Bright, jouait exactement le même rôle, avec une apparence identique, dans **Ultraviolet** : c'était son ADN qui était mortel pour les « hémophages », les vampires. Il avait aussi l'étonnante capacité de loger dans une mallette – mais ça, c'est une autre histoire...)

Un affrontement « final » se prépare entre le gouvernement, la Fraternité de marginaux rassemblée par Magneto, et les X-Men de Charles Xavier. Et ce à travers diverses intrigues croisées, dont la principale concerne le retour de la redoutable Jean Grey, fort justement surnommée Phœnix, qui renaît de ses cendres (ou, plus exactement, de ses eaux) et qu'un inconsolable Scott (Cyclops) ira retrouver au bord de son lac boréal. Logan/Wolverine est lui aussi amoureux de la semi-déesse, mais celle-ci se laissera plutôt attirer vers le clan de Magneto car elle n'a plus de contrôle sur ses pulsions destructrices. Le fil de quelques destinées individuelles – ou de quelques *choix*, puisque c'est de cela qu'il est question – sera entretissé dans cette tapisserie, comme celui d'Angel qui refusera la « Cure » de son propre père, et celui de Rogue, amoureuse d'Iceman mais incapable de le toucher car son simple contact tue les gens.

Réalisé par Brett Ratner en relève de Bryan Singer, le troisième film de la série a relancé les débats sur les forums spécialisés. Profane en matière de super-héros et de X-Men, je ne relèverai pas les entorses faites aux diverses généalogies, chronologies, réseau de sympathies ou d'antipathies entre les personnages. Le film m'a plu (moins que le deuxième, mais quand même) parce qu'il explore la thématique de la marginalité en posant la question essentielle : et si on pouvait *guérir* la « différence » ? À ce titre – et bien que la communauté entourant Xavier comporte son lot de dilemmes – c'est la « Fraternité » réunie par Magneto qui évoque le mieux la marginalité, avec ses punks, ses transgenres et délinquants de tout acabit (la population de mutants dans cette Amérique fictive est vraiment abondante). Voudriez-vous être « guéri » de votre différence ? Accepteriez-vous qu'on vous « guérisse » de force ? Vous aurez l'occasion d'y songer, entre deux séances de lancer-de-l'auto. Les deux principaux protagonistes, soit par magnétisme soit par anti-gravité, se spécialisent dans le déplacement d'objets massifs, le plus impressionnant étant le pont Golden Gate.

Un conseil en finissant : restez assis jusqu'à la toute fin du générique : un segment de vingt secondes, en lien avec quelque chose qui a été montré vers le début du film, laisse entendre que cet épisode « ultime » n'est pas si final que ça. [DS]

V pour « Voyez ce film ! »

Les adaptations de bandes dessinées ou de *graphic novels* au cinéma ne trouvent pas en moi un public conquis d'avance. J'ai failli dormir aux deux séances de **Spider Man**, j'ai été fort critique face à **Constantine** et **The League of Extraordinary Gentlemen**, et je ne me suis tout simplement pas dérangé pour **Fantastic Four** et autres hulkeries. **V for Vendetta** a cependant fait vibrer mes cordes sensibles, et avec quelle force !

Au générique, le nom des frères Wachowski, surtout comme scénaristes, n'était pas à mes yeux une garantie de qualité, après le gâchis confus des deux derniers **Matrix** (au point de vue scénario, s'entend). Quant au réalisateur, James McTeigue, il en était au premier film à porter son nom en tête d'affiche (l'Australien avait servi d'assistant aux frères Wachowski – certes une bonne école pour ce qui est des films d'action). Tout en étant un film d'action, **V for Vendetta** n'est cependant pas que ça. Presque entièrement nocturne et souterrain, il parvient à rendre intense et poignante l'histoire d'un homme qu'on ne verra jamais autrement que masqué (le polyvalent Hugo Weaving, qui a dû apprécier échapper aux séances de maquillage...). Son personnage, en effet, a jadis été défiguré lors d'un incendie, à la faveur duquel il s'est échappé d'une prison-laboratoire où des cobayes humains servaient à des recherches sur un virus et son antidote. Ces recherches s'avéreront avoir été au centre d'un complot de l'extrême droite pour prendre et garder le pouvoir, dans une Angleterre fasciste post-thatcherienne. C'est contre ce gouvernement, et son chancelier Sutler (John Hurt, très 1984), que « V » cherche vengeance, se réclamant du personnage historique de Guy Fawkes pour appeler à l'insurrection populaire et au renversement de l'état oppresseur. « V » recueillera sous son aile une jeune employée de la télévision, Evey, dont la famille figure au nombre des victimes de la dictature. D'abord réticente, Evey (Natalie Portman) subira un bouleversant baptême du feu (ou du fer), se fera raser le coco et finira alliée de « V ». Quiconque n'aurait vu la jeune madame Portman que dans le rôle de la princesse Amygdale des récents **Star Wars**, découvrira avec ravissement qu'elle est excellente actrice, ce que savaient déjà les cinéphiles qui l'avaient appréciée dans **Closer**.

Duplicité du pouvoir, hypocrisie de l'extrême droite, intérêts occultes, exploitation de la peur, mensonge érigé en base de gouvernement, tout est là pour évoquer les États-Unis de Bush et compagnie, même si la bande dessinée d'origine d'Alan Moore s'en prenait plutôt au régime Thatcher. À travers cette oppression (et le film *est* oppressant), l'enquête d'un inspecteur intègre (incarné par Stephen Rea) et la résistance frivole mais brave d'un animateur de la télé (Stephen Fry, de **Wilde** mémoire) laissent passer la lueur d'un peu d'espoir dans cet univers concentrationnaire où toute dissidence, toute différence, tout raffinement culturel, sont voués à l'extermination.

Si j'étais plus versé en BD anglo-saxonne, je pourrais commenter le fait que l'auteur de l'histoire originelle, Alan Moore, a désavoué le film. À 132 minutes, avec la qualité cinématographique, les personnages intenses et l'acuité dramatique qui le caractérisent, **V for Vendetta** est peut-être un compromis, mais il ne fait certes pas bon marché de l'œuvre d'origine. [DS]

Scary Movie 4

À première vue, il n'y a pas grand-chose à dire au sujet de **Scary Movie 4**. Un autre volume dans la série parodique destinée aux adolescents, avec des gags un peu faibles basés sur **War of the Worlds**, **The Grudge**, **The Village** et **Saw**. Après avoir vu la bande-annonce, vous savez déjà sans doute si vous allez aimer ou pas.

Pourtant, l'existence même de ce type de parodie peut s'avérer une source de réflexion. La première est que le cinéma de science-



fiction et de fantastique est assurément devenu un élément incontournable de la culture occidentale pour justifier l'existence d'une *série* de films parasites. Le public friand des **Scary Movies** les considère-t-il comme une *récompense* pour avoir vu les films parodiés ?

L'atmosphère et l'intention de la série ont changé en cours de route. Les deux premiers **Scary Movies** (2000 et 2001) étaient des produits de l'époque post **There's Something About Mary**, où il ne pouvait simplement pas exister d'humour trop grossier, le résultat oscillant entre des gags d'une drôlerie hystérique et des pitreries dégoûtantes. Les choses se sont améliorées avec un **Scary Movie 3** beaucoup plus *slapstick*, plus convenu, mais aussi moins choquant. **Scary Movie 4** emprunte aussi cette nouvelle voie aimablement amusante, olé-olé sans être trop répugnant. Anna Farris et Regina Hall restent les deux constantes de la série, et si le charme innocent de Farris commence à s'émousser, l'exubérance insatiable de Hall continue d'être un des points forts de la série. Puisque **Scary Movie 4** parodie abondamment **War Of The Worlds**, il en revient à Craig Bierko de tenir de rôle de Tom Cruise, et ce, avec un certain succès.

Comme d'habitude, la production semble disposer d'un bon budget, et la qualité de l'imitation des scènes originales est tout bonnement ahurissante, ce qui n'est pas rien lorsqu'on se souvient qu'à l'origine certains de ces films étaient à l'avant-garde pour leurs effets spéciaux. Il est toutefois possible d'être trop fidèle à l'original. Réalisateur et scénaristes se satisfont de recréer des scènes en y insérant une blague ou deux, mais n'osent jamais critiquer les fondements des œuvres repiquées. Certains des films parodiés auraient mérité des railleries plus mordantes : la subversion vend sans doute moins bien que le mimétisme familial. Pour cette raison, **Scary Movie 4** reste un divertissement convenable, assurément plus efficace pour ceux qui ont vu les films parodiés et dont les références culturelles sont à jour, mais il est difficile d'échapper au sentiment que tout ce talent et cette énergie auraient pu être mieux utilisés. [CS]

Sans passer par le grand écran

À lire certaines critiques dans « Sci-néma », quelques lecteurs sont peut-être portés à croire qu'il n'existe plus aucun espoir pour Hollywood ; que tout ce qui sera diffusé sur plus de 3000 écrans à travers l'Amérique du Nord ne pourra être qu'une abomination sans aucune valeur rédemptrice. C'est oublier qu'il y a bien pire. Dans l'univers du cinéma, les films en salle font partie de la pointe de l'iceberg sur le plan de la qualité. Ce qui se trouve au multiplex, aussi incroyable que cela puisse paraître, a déjà été jugé digne d'un

certain effort de *marketing*. Pour juger de la qualité du reste, il faut aller fouiller les tablettes du club vidéo, souvent les plus basses, ignorer les titres familiers et les photos des vedettes, et porter une attention particulière aux films disponibles en un seul exemplaire.

Voici les paramètres de notre expérience destinée à recalibrer notre jugement critique : se taper six films de science-fiction qui n'ont pas vu l'intérieur d'un cinéma nord-américain. Nous avons délibérément concentré notre sélection sur des films de SF relativement récents, réalisés en anglais pour ne pas fausser la donne avec des films étrangers jugés invendables en salles pour cause de sous-titrage. Il était impensable, par exemple, de repartir à la maison avec une copie de **Cannibal**, la nouvelle mouture *made-for-USA* d'un film autrement connu sous le titre de **La Peau blanche** et co-scénarisé par un certain Joël Champetier ! Non : l'expérience exigeait l'emploi de véritables films *straight-to-video*.

Première constatation : monstres extraterrestres et catastrophes naturelles semblent être les saveurs du jour en SF *straight-to-video*. Les titres de **Alien 3000**, **War of the Planets**, ou **The Void** (« *It will swallow you hole!* ») donnent une assez bonne idée du contenu, pour ne mentionner que trois titres que nous avons préféré laisser sur les étagères.

Ayant réussi à choisir six titres d'une main tremblotante d'hésitation, il a été impossible de ne pas remarquer des similitudes entre les boîtiers des films sélectionnés. Les illustrations frontispices évitent habituellement de montrer des images du film ou même les acteurs qui y figurent. Il y aura, tout au plus, la mention d'une célébrité de troisième ordre lorsque le film peut dépendre sur un tel atout : Bruce Campbell, Erika Eleniak, Tia Carrere, etc. L'arrière du boîtier est habituellement tout aussi suspect puisque les DVD sont dépourvus de matériel supplémentaire. Pas de sous-titres, pas de documentaire de tournage. En revanche, les chances sont bonnes d'y trouver une demi-douzaine de bandes annonces d'autres films du même acabit, que le cinéphile doté de la moindre fibre psychotronique visionnera avec enthousiasme. Pour des publicités censées représenter un film sous son meilleur jour, on demeure stupéfait devant des effets spéciaux bâclés, des dialogues tout à fait ridicules et des images boiteuses.

Mais passons aux films eux-mêmes. Des six titres sélectionnés, nous avons mis la main sur deux mini-séries réalisées pour la télévision (**The Triangle** et **Supernova**), deux films catastrophes (**Absolute Zero** et **Descent**) ainsi que deux films de SF (**Slipstream** et **Alien Apocalypse**). Un des six était imbuvable, deux franchement ennuyeux, deux autres démontraient plus de potentiel que de mérite

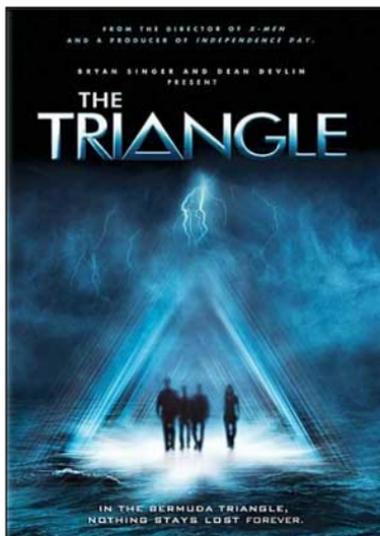
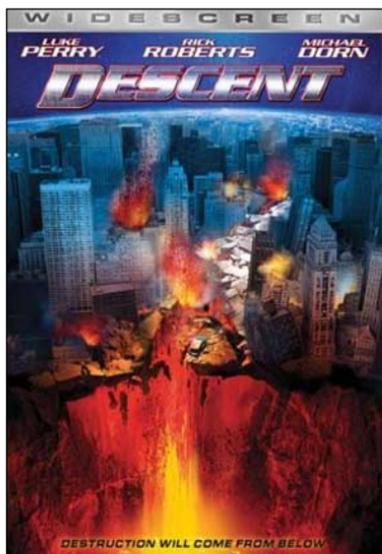
et un seul nous est apparu d'un niveau de qualité acceptable, bien qu'à cette étape de l'exercice il s'agissait d'un jugement plus relatif qu'absolu.

Il faut dire que des nullités comme **Alien Apocalypse** ont de quoi rehausser l'image de n'importe quel produit d'Hollywood, même **Battlefield Earth** ! Le scénario ne sait pas à quel public il s'adresse. Cette banale histoire de révolution humaine contre des envahisseurs extraterrestres combine de la violence crue (y compris des décapitations et amputations en série) à des dialogues qui ennuieraient un garçon de dix ans. Si vous pensez que le charme de Bruce Campbell sera suffisant pour vous permettre de tolérer le reste du film, vous avez tort... Manifestement filmé avec un budget ridicule et une expertise encore plus minuscule, **Alien Apocalypse** est le degré zéro du cinéma. Un peu plus incohérent et on lui aurait retiré l'étiquette de « film ».

On ne sera pas aussi lapidaire avec **Supernova**. Ici, c'est plutôt le syndrome de la mini-série qui frappe. Constitué de deux épisodes pour une durée totale de trois heures, **Supernova** souffre de maintes longueurs où le propos se disperse. Alors qu'une supernova menace la planète, comment s'intéresser pendant quarante minutes à une routinière histoire de tueur en série, surtout quand on peut tout prédire de cette partie de l'intrigue dès son apparition ? Le film a ses moments (y compris une conclusion qui dépend d'une erreur de calcul !), mais le scénario de **Supernova** laisse l'impression d'un premier jet qu'un directeur littéraire compétent aurait pu discipliner. Et y biffer les idées repiquées directement de **Deep Impact**.

Descent est presque aussi exaspérant. Alors qu'un projet gouvernemental tourne mal et que les plaques tectoniques se rebellent, il en revient à quelques scientifiques de chevaucher une perceuse géante pour aller placer des bombes atomiques sous la surface... Un instant ! vous avez déjà entendu cette histoire, n'est-ce pas ? Forcément puisque le scénario reprend point par point l'intrigue du film **The Core**, y compris le revirement final et la conclusion aquatique, mais en gardant constamment un œil sur le budget. Un film que l'on ne recommandera qu'à ceux qui n'ont pas apprécié le film catastrophe de 2003... pour leur montrer qu'il y a moyen de faire bien pire.

On sent une tendance : le film de SF catastrophe *straight-to-video* aurait-il l'habitude de voler ses meilleures idées ailleurs ? Cette tendance se maintient en tout cas avec **Absolute Zero**, une reprise absolument délirante de **The Day After Tomorrow**. Que ceux qui ont des connaissances scientifiques de niveau secondaire se préparent à rire : un mélange de réchauffement global et de réalignement



polaire fait en sorte que toute la bande des tropiques se couvre de glace alors que les pôles deviennent tropicaux ! Impossible de ne pas dévorer ce film avec un plaisir disjoncté, surtout quand on annonce l'apparition spontanée d'un iceberg dans le port de Miami, que le héros environnementaliste conduit un Hummer, ou bien que le film tue pratiquement tous ses personnages après trente minutes pour recommencer avec la véritable intrigue. Un chef-d'œuvre du cinéma de série B, avec une science tellement mauvaise que l'on croyait ce genre d'âneries à jamais disparues. (« *Science is never wrong!* », déclarent pompeusement les personnages sans la moindre ironie.) Dire qu'on se surprend à voir les Américains nier le réchauffement global...

Si seulement **Slipstream** était aussi bidonnant... Ici, des acteurs familiers (Sean Astin et Vinnie Jones) et des moyens de production convenables peuvent nous induire en erreur; mais le scénario se charge de nous rappeler que nous sommes bel et bien devant un film *straight-to-video*. Astin incarne un protagoniste tout à fait repoussant, et son manque de charme n'a d'égal que l'incompétence stupéfiante du réalisateur. Celui-ci se permet des emprunts stylistiques sans jamais comprendre la raison de telles séquences dans les films dont il s'inspire, ce qui ne fait rien pour rehausser l'intérêt d'une unique idée (un gadget permettant de remonter le temps de dix minutes) étirée sur une heure trente.

Or, mettez un véritable écrivain aux commandes d'une production à budget modeste, et soudainement tous les espoirs deviennent permis.

Dès les premières minutes de **The Triangle**, on sent que l'on est entre bonnes mains. Les dialogues sont accrocheurs et esquissent des personnages que l'on est prêt à suivre dans n'importe quelle aventure. L'aventure en question concerne un riche homme d'affaire qui assemble une équipe de quatre experts pour enquêter sur le mystère du triangle des Bermudes. Si cette prémisse peut inquiéter, on l'oublie vite pour se concentrer sur le développement de l'intrigue, car un réalisateur compétent est aux commandes et sa réalisation énergique rend justice au scénario soutenu de Rockne S. O'Bannon (**Alien Nation, Farscape**) Il y a des images absolument saisissantes (rehaussées par des effets numériques de qualité professionnelle) et des développements astucieux. Le rythme s'essouffle en deuxième moitié et la résolution de l'énigme ne parvient pas à expliquer certains détails, c'est vrai, mais **The Triangle** émerge de notre mini-festival comme la seule œuvre que l'on recommandera sans sous-entendu ironique. En termes SF, c'est de la petite bière, mais de la petite bière bien tirée.

Que pouvons-nous conclure de cette expérience ? Premièrement, tel que nous l'avons suggéré au début de notre examen, une diète trop concentrée de produits Hollywoodiens peut fausser les impressions sur la qualité générale de la production. Si 90 % de ce que vous regardez n'est *pas* de la cochonnerie, pour paraphraser Theodore Sturgeon, c'est peut-être parce que vous ne regardez pas tout.

L'autre constatation, c'est que les moyens de production n'influencent pas autant notre jugement critique que la qualité des scénarios. Ce qui distingue **The Core** et de **Descent**, ce ne sont pas tant les moyens techniques déployés par Paramount que les multiples petits plaisirs (souvent coupables) que l'on retire du scénario de **The Core**. La seule chose qui différencie vraiment **The Triangle** des autres films, c'est qu'il a été écrit par un vétéran de la télévision. (Est-il utile de rappeler que **Primer**, un des meilleurs films de SF de 2004, a été réalisé avec un budget total de 7 000 dollars ?)

En attendant d'autres *low-budget wonders*, grâce à notre esprit critique mieux calibré, on se surprendra à trouver des qualités insoupçonnées dans des productions hollywoodiennes qui nous auraient peut-être déçues avant, et on montrera sans doute plus de gratitude envers des scénaristes qui savent ce qu'ils font, même lorsqu'ils ont le mandat de livrer un produit franchement commercial.

Ceci dit, se taper treize heures de mauvais cinéma pour trouver une mini-série potable n'est pas exactement une activité à répéter souvent. Il existe sans doute des avertissements de Santé Canada à ce sujet. [CS]